

*De la vallée
de l'étrange
**et de l'utilité
des redirections
ratées***

Gabriel Giroux

*Titulaire d'une maîtrise en travail social (UQÀM).
Résident du Kamouraska.*

De la vallée de l'étrange

Ça commence souvent par un rire. C'est partout pareil. À la radio, chaîne d'État ou chaîne privée. À la télévision si j'en avais une. Ça s'imbrique parfaitement dans l'ordre normal des choses. Segmenté et précis.

À la radio, la blague ou le jeu de mots qui déclenche le rire détend l'atmosphère et amène un état de stase qui facilite le reste du programme. En janvier 2022, on raconte dans une populaire émission matinale (SRC, 2022) que les glaciers de l'ouest du Canada ont fondu 7 fois plus rapidement entre 2010 et 2020 qu'entre 1984 et 2010. Une lourdeur froide, de circonstance, s'installe. On poursuit : « ... mais la glace du Centre Bell, elle, est intacte ! ».

Rire général. Soulagement.

À la télévision, c'est plus facile; l'efficacité d'une chaîne d'information en continu oblige la rapidité et le traitement succinct des nouvelles. Il n'y a pas de rire. Que des transitions entre deux sujets.

La Catalogne manque d'eau. Une dinde sauvage sème la terreur à Louiseville.

C'est court et involontairement drôle.

Dans les médias écrits, on rit moins, mais c'est tout aussi franc. Quelques perles de lucidité perdues entre deux réclames de voyages organisés. En 2022, Pierre-Olivier Pineau, entre autres membres du Comité consultatif sur les changements climatiques mis en place par le Gouvernement Legault, commente le « surplace » en matière d'énergie au Québec depuis 20 ans. Questionné sur les raisons de cette inertie, il affirme (La Presse, 2022) :

Ma théorie, c'est que l'on consulte trop, pour produire des stratégies qui ne sont jamais mises en application. Moi qui ai participé à tout ça, je me demande pourquoi je l'ai fait, sinon pour produire un nouveau document d'une autre couleur et avec un graphisme différent.

Un an plus tard, Pineau démissionnera avec fracas du Comité consultatif (Le Devoir, 2023).

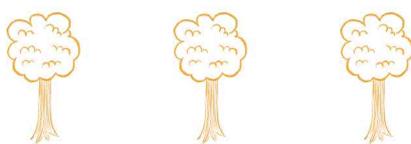
Parfois, la réalité crue se glisse dans des publications gouvernementales. Toujours en 2022, la Commission de l'Éthique en science et en technologie, détenant le double mandat « de conseiller le gouvernement du Québec sur toute question relative aux enjeux éthiques liés à la science et à la technologie et de susciter la réflexion sur ces enjeux », produit une note sur le rôle de la géo-ingénierie dans l'éventail des solutions aux perturbations climatiques (Gouvernement du Québec, 2022). La finale est sans appel :

Dans le cas des changements climatiques, ce ne sont rien de moins que toutes les structures et les habitudes de production et de consommation qui sont à revoir. Aucune technologie connue ne nous permettra de contourner ce problème. Le solutionnisme technologique sous-jacent à la géo-ingénierie pose ainsi un risque important de démobilisation quant à la nécessité de s'attaquer aux causes des changements climatiques. En effet, le dernier rapport du GIEC souligne que nos modes de production et de consommation doivent traverser des changements structurels majeurs pour arrêter le réchauffement climatique en cessant l'émission de gaz à effet de serre.

Face à ces fragments de réalité ou de désastres à venir, je cherche avidement une forme d'assentiment sociale. Une reconnaissance partagée. J'en parle aux collègues. À ma voisine Diane. Peut-être, quelque part, quelqu'un aura capté comme moi ces moments de bravoure, ces nouvelles terrifiantes et inquiet, sidéré, puis révolté, aura réagi. Je cherche dans les journaux, à la radio. Revoir toutes les structures et les habitudes de production et de consommation est une conclusion explosive, touchant l'ensemble du corps social. J'attends une réaction. Mais peu importe la nouvelle, il n'y a rien. Ou si peu, et rarement. Quelques jours plus tard, je me surprends alors à relire l'article, à regarder à nouveau le reportage, pour m'appuyer sur ce que j'ai vu, et m'assurer de l'avoir vécu. Ce que je ressens s'apparente à une inquiétude vague, ni tout à fait anxiété, ni colère. C'est un sentiment de séparation d'avec le réel, presque une forme de dissociation. Comme un décollement, une sorte de dilatation d'entre ma perception de ce qui m'entoure et la vie médiatique qui se poursuit. Et plus je constate l'effrayante solitude d'être interloqué par la radicalité de l'actualité d'une part et de l'autre par la nécessité de rediriger les institutions, l'appareil productif et à peu près l'entièreté du domaine axiologique, plus mon trouble s'amplifie. Indifférente à la nature qui fond et aux animaux qui s'éteignent, la marche du monde se poursuit.

La poésie m'aide parfois. Comme pour excuser le réel et son relativisme déconcertant, me reviennent en mémoire ces quelques lignes d'Aloj Ihan (1994) :

*Presque personne ne se rappelle plus, moi aussi,
j'ai par hasard trouvé un journal vieux de 3 mois
et j'ai lu « Pékin : l'armée a tué 3000
étudiants », et j'étais ahuri que tout
passe, bien qu'au début tout le monde
soit horrifié, puis nous avons dit : après tout nous avons tous
des frigidaires et des congélateurs, des avions
nous amènent dans le ciel, des trains électriques nous attendent
dans les gares, on ne peut pas tuer
les propriétaires de frigidaires et de four à
micro-onde et peut-être que tout ça n'était
qu'un malentendu et que bientôt les soldats
s'excuseront maladroitement et les étudiants arrangeront
leurs habits froissés, monteront sur leur bicyclette et
partiront à la cantine prendre leur dîner.*



Plus combatif, je tente aussi de valider mon expérience en m'accrochant au fameux chapitre d'Horkheimer et Adorno (1944) sur la production industrielle de biens culturels. Uniformisation, standardisation, formatage et dépolitisation, la critique est sévère, totalisante, mais recadre le rire radiophonique qui avait provoqué mon malaise (p. 208):

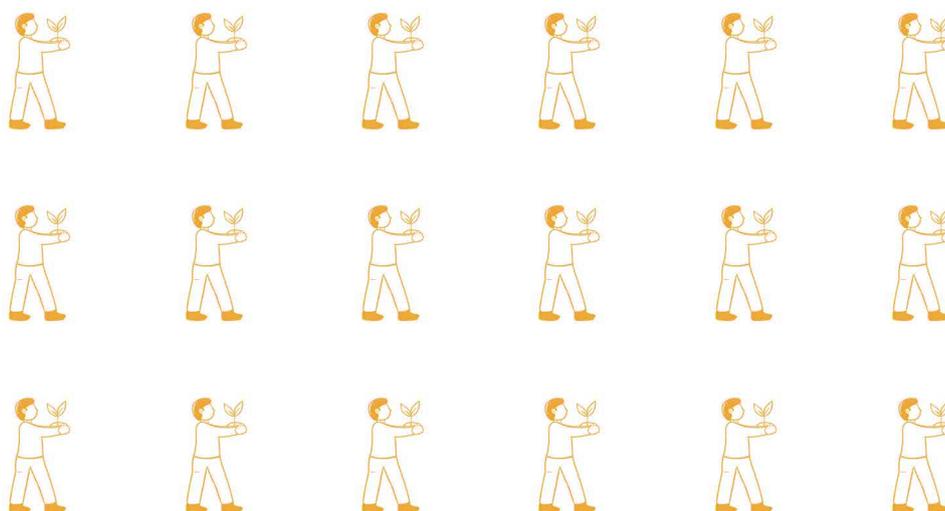
On rit du fait qu'il n'y a pas de raison de rire. Le rire, rasséréiné ou terrible, éclate toujours au moment où une crainte s'est dissipée. Il exprime le sentiment d'avoir échappé à un danger physique ou aux pièges de la logique. Le rire rasséréiné est comme l'écho d'une fuite devant le pouvoir, le rire mauvais vainc la peur en capitulant devant les instances qu'il faut craindre. Il est l'écho du pouvoir comme force inéluctable. L'amusement est un bain vivifiant que l'industrie du divertissement prescrit continuellement.

Mais j'ai beau restituer ce rire dans une critique générale des médias de masse et lier mon malaise à un sentiment d'aliénation, cette impression qu'autour de moi, tout va exactement comme la veille ou demain dans une étrange valse, grave et relativiste, se superpose toujours en écrasant le reste. Je ne parviens pas à calmer mon impression d'irréalité.

C'est Corinne Morel Darleux (2019) qui, parlant de son essai *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce* (2021), a réussi à peindre le mieux les contours de ce que je ressens :

J'ai de plus en plus l'impression d'évoluer dans ce concept de la « vallée de l'étrange ». C'est un roboticien japonais qui a théorisé dans les années 70 [...] un concept qui dit que plus un robot est ressemblant à un être humain, et plus ses imperfections apparaissent comme monstrueuses. Donc il y a cette vallée de l'étrange à parcourir pendant laquelle le robot va de plus en plus ressembler à l'humain, avec une période de rejet, de sentiment de monstruosité, jusqu'à qu'il ressemble tellement à l'être humain que finalement, il va être accepté, ne va plus sembler étrange. Et j'ai vraiment l'impression [...] d'évoluer dans cette vallée de l'étrange, où les choses ressemblent à la réalité, mais en même temps, avec ces espèces d'écartes assez monstrueuses. [...] Ça devient de plus en plus difficile de ne pas être frappé par l'indécence de cette superposition de différents niveaux de réalité, que ce soit en termes d'injustices sociales, de ravages environnementaux, et dans le traitement de l'actualité où on a l'impression que les choses sont traitées de manières très ponctuelles, sans jamais faire de lien entre les différentes informations, notamment, par exemple, entre la question environnementale et la question économique, le lien avec ce système capitaliste, la manière dont il produit de la matière, la manière dont il nous incite à consommer, la manière dont il exploite la main-d'œuvre, c'est comme si toutes ces choses-là étaient très compartimentées, sans lien les unes avec les autres [...]

Je me remémore sans peine le sentiment de soulagement temporaire à l'écoute de l'entrevue de Morel-Darleux. Campé dans la vallée de l'étrange, choqué et perturbé par l'indécence de cette superposition de différents niveaux de réalité, ces paroles m'ont instantanément permis de cerner le trouble qui me parcourait presque quotidiennement. Mais rapidement, j'ai aussi saisi que comprendre ce qui m'affectait et s'en dégager n'est pas la même chose.



De l'utilité des redirections ratées

Mon sentiment d'apaisement a émergé en lisant le travail du philosophe Serge Audier. Poursuivant son étude sur ce qu'il nomme la « Cité écologique » (2017), visant à cerner les contours d'une redirection écologique « qui intègre dans son fonctionnement, au nombre de ses objectifs et de ses valeurs cardinales, en plus de la liberté, de l'égalité, et de la solidarité sociale l'impératif d'un respect de la "nature" et de la biodiversité sur le très long terme » (Audier, 2019, p. 19), Audier dresse dans l'Âge productiviste (2019) une généalogie historique et philosophique, fascinante et massive, de l'espace intellectuel occidental lié au productivisme, « compris comme la quête illimitée de la production maximale » (Audier, 2019, p. 78). Pour Audier, c'est ce « fond de culte généralisé du progrès industriel et scientifique comme condition de l'abondance et du progrès social pour tous » (Audier, 2019, p. 46), qui a moulé en Occident l'histoire et le devenir de la question écologique et de la nécessaire redirection qu'elle implique. En réaction à ce culte productiviste, partagé obstinément à Gauche comme à Droite, Audier révèle une panoplie de courants politiques et philosophiques, d'expérimentations concrètes, rêveries littéraires, essais économiques majeurs, ou expressions d'un militantisme pamphlétaire, se succédant depuis le début du XIXe siècle en se répondant, s'inspirant par delà les générations et les nations. Cet assemblage de pensées diverses et de sensibilités variées, minoritaires, car manifestement incapables de stopper le désastre que nous constatons chaque jour, tresse un fil qui passe par deux grands moments : l'enchèvement des crises économiques, sociales, politiques et culturelles des années 1930, ouvrant une brèche écologique notamment à Droite du spectre politique, et ensuite « lors du mouvement de "contestation" anti-autoritaire, antihiréarchique et libertaire des années 1960-1970 » (Audier, 2019, p. 42), à partir duquel la question de la redirection écologique s'est accrée, jusqu'à nos jours, à Gauche.

C'est par ce fil continu, idées ou projets écologiques ratés, bifurcations avortées, brèches refermées ou redirections jamais prises, relativement nombreuses et éclatantes par leur contemporanéité, que la vallée de l'étrange a pu chez moi se dissiper. Bien sûr, entre les rêveries matriarcales, végétariennes, artistiques, libertaires et queers issues de l'expérience de Monte Verità (Audier, 2019, p. 230-241), et le très institutionnel rapport de l'OCDE de 1970 dont l'introduction et la conclusion (Audier, 2019, p. 605-608, et Ventura, 2022), j'y reviendrai, proviennent de Cornélius Castoriadis, révolutionnaire et intellectuel majeur contemporain (Ouellet, 2019), il y a deux mondes. Mais cette formulation large de la redirection écologique comporte un avantage évident : l'enjeu est si massif et complexe qu'il apparaît contre-productif de ne pas intégrer à la lutte le regard de tout allié, mort ou vivant, institutionnel ou décentralisé.

Peu de temps a été nécessaire pour constater l'effet calmant de la généalogie philosophico-historique d'Audier. En fait, ça s'est joué dès l'introduction, où Audier rappelle l'existence de Frank Schrader, géographe et scientifique de premier plan à son époque. Me revient encore sans peine l'effet d'apaisement presque immédiat à la lecture de son avertissement de 1919 :

Que ces mœurs de destruction s'établissent sur la planète entière, le résultat est-il difficile à prévoir ? À côté de la zone tempérée de l'hémisphère nord, la zone tropicale sera "mise en valeur" à son tour, au milieu de phénomènes naturels dont l'intensité dépasse infiniment celle que déploie la zone tempérée. Avant ce moment, l'humanité comprendra-t-elle que la destruction peut être accélérée ou arrêtée suivant qu'elle respectera ou ne respectera pas les lois naturelles qui dirigent la vie planétaire; suivant qu'elle comprendra ou ne comprendra pas que ces lois naturelles doivent impérieusement être reliées aux lois physiques et morales qui règlent la vie de l'humanité (Audier, 2019, p. 18) ?

Tout est là, à un siècle du nôtre.

Aussi frappante a été la courte et critique valse de l'OCDE, pourtant véritable « temple de la croissance » (Audier, 2019, p. 599) depuis sa fondation et qui publie en 1970 le rapport « La croissance de la production 1960-1980 : expériences, perspectives et problèmes de politiques économiques » (Castoriadis et Ventura, 2022). Cette incartade intellectuelle, il est vrai, s'inscrivait dans un contexte historique et institutionnel favorable (Ventura, 2022, p. 216, et Audier, 2019, p. 587- 636), sous l'égide d'Alexander King, directeur général de l'Institution et co-fondateur du fameux Club de Rome (Audier, 2019, p. 599), et de Thortil Kristensen, secrétaire général qui « s'efforça d'infléchir la ligne de son organisation dans un sens moins moins productiviste et plus sensible aux impasses écologiques et existentielles de la croissance » (Audier, 2019, p. 605). Reste qu'au-delà du contexte, il faut souligner la bravade de Castoriadis - un loup dans la bergerie, qui par-delà le filtre modérateur qu'imposait sa fonction, marque de sa pensée ce rapport officiel :

La croissance n'étant pas une fin en soi et ayant d'importantes répercussions dans presque tous les domaines de la vie sociale, les aspects non économiques et non quantifiables des problèmes doivent être pris en compte dans l'analyse, qui de ce fait devient moins précise. Les économistes ont toujours eu conscience de ce que le bien-être de l'homme ne se confondait pas avec la production marchande ; mais cette considération n'avait guère qu'une portée théorique tant que la production commercialisée d'articles de première nécessité restait très insuffisante. Par contre, en l'état actuel des techniques et des niveaux de vie, on peut douter que l'accroissement de la production de biens et services susceptibles de s'échanger sur le marché, selon la définition utilisée dans les statistiques du revenu national, constitue une mesure satisfaisante de la croissance qui importe à la société (Ventura, 2022, p. 222).



Ovni dans l'histoire de l'OCDE, ce rapport sera balayé par la conjoncture changeante de la deuxième moitié des années 1970 : « avec la crise économique mondiale enclenchée en 1973, puis avec le tournant dit "néo-libéral" de la fin des années 1970, le défi sera de plus en plus celui de relancer une croissance qui n'allait plus du tout de soi » (Audier, 2019, p. 608).

Ces exemples, choisis parmi une centaine d'autres possibles, offrent une triple utilité. D'un côté personnel, j'ai réalisé en m'y plongeant que ces avertissements, percées heuristiques et écologiques, permettent une reconnexion concrète et apaisante avec le réel. La dévastation climatique est catastrophique. L'ampleur des transformations structurelles à mettre en place est immense, et le fil qui lie l'intuition de Schrader à la critique du modèle de croissance qui s'affine chez Castoriadis, en se déployant jusqu'à moi, permet de contrecarrer l'impression constante et imposée de me noyer dans l'exagération. Ce n'est pas parce que tout le monde rigole, maladroitement, de la fonte des glaciers, à la radio comme ailleurs, que le désastre s'allège. Le relativisme médiatique, qui impose le même poids télévisuel à la sécheresse en Catalogne et à l'infâme dinde sauvage de Louiseville est à dénoncer avec virulence. La vallée de l'étrange est la conséquence d'une méfiance de mes propres sens, c'est la distance ressentie, contrainte par le système médiatique, entre la dévastation constatée et le chemin à parcourir pour la prendre enfin au sérieux. En me raccrochant à ces éclats de lucidité, mon malaise se dissipe, puisque je me sens retrouver une vieille amitié, avec laquelle je partage une même sensibilité et un même rapport à la réalité. C'est le réconfort de la réciprocité.

Se reconnecter avec ces exercices du passé permet également de disqualifier une thèse qu'on retrouve surtout chez une Droite qui frôle - et flirte avec la Réaction (Rosanvallon, 2018) et qui assume que l'écologie contemporaine et la redirection écologique qu'elle implique sont synonymes de « table rase », ou de « disqualification du modèle occidental de civilisation » (Levet, 2022). La redirection écologique esquissée ici n'est pas une table rase. Au contraire, elle propose une reconnexion intellectuelle et pratique avec les premières critiques, pointillé qui se rend jusqu'à nous malgré avoir été sans cesse ramené à la marge de l'Histoire par la Droite et la Gauche. C'est un courant profond et ancien émergeant du cœur même du modèle occidental de civilisation.

L'enchevêtrement des enjeux écologiques et sociaux permet d'envisager sérieusement que ma génération et celles qui me suivront devront à la fois refaire le monde, et empêcher qu'il se défasse (Camus, 1957). La reconnaissance de cette exigence lourde peut s'amoindrir par la constatation que d'autres ont déjà pensé le chemin à parcourir. Replonger dans cet ensemble multiforme de critiques et d'idées permet ainsi de réduire le poids militant de cet état de fait désastreux, puisque sous une multitude d'angles et de disciplines, sous la plume sensible d'artistes et d'essayistes oubliés, le modèle fantasme d'une expansion illimitée du système productif a été critiqué dès sa conception. Leur combat est le nôtre, et leurs analyses nous présentent autant de solutions à envisager. Mais encore ici, c'est Corinne Morel Darleux (Morel Darleux, 2019, p. 52) qui propose la pensée la plus juste :

Ce dont nous avons besoin n'est pas de former un continent, mais d'archipéliser les îlots de résistance. Édouard Glissant, pour qui la culture archipélique et la poétique de la diversité pouvaient s'appliquer au champ politique, écrivait aussi à propos du rhizome : " La racine unique est celle qui tue autour d'elle alors que le rhizome est la racine qui s'étend à la rencontre d'autres racines". Nous avons besoin de ce rhizome, de cet archipel. Nous avons besoin d'îlots organisés et unis par une stratégie et un but commun.

Puissent les redirections ratées irriguer nos luttes en archipel.

Gabriel Giroux. Mai 2024.

Bibliographie

- Adorno, T.W., Horkheimer, M. (1974 [1944]). La dialectique de la Raison - Fragments philosophiques. Éditions Gallimard.
- Audier, S. (2017). La cité écologique. Pour un éco-républicanisme. La Découverte.
- Audier, S. (2019). L'âge productiviste : Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques. La Découverte.
- Alberto Ventura, R. (2022). Les coûts sociaux de la croissance économique. Revue européenne des sciences sociales, 60(2), 209 à 231. <https://doi.org/10.4000/ress.9298>
- Baril, H. (2022, 22 janvier). Énergie. Le Québec fait du surplace depuis 20 ans. La Presse. <https://www.lapresse.ca/affaires/2022-01-28/energie/le-quebec-fait-du-surplace-depuis-20-ans.php>
- Blais, S. (2023, 29 août). Pierre-Olivier Pineau claqué la porte d'un comité mis en place par Legault. Journal Le Devoir. <https://www.ledevoir.com/environnement/797078/pierre-olivier-pineau-claque-la-porte-d-un-comite-mis-en-place-par-legault>
- Camus, A. (1957, 10 décembre). Discours du Banquet. Stockholm. <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/1957/camus/25232-banquet-speech-french/#:~:text=Je%20ne%20puis%20vivre%20personnellement,mes%20yeux%20une%20r%C3%A9jouissance%20solitaire.>
- Castoriadis, C. et Alberto Ventura, R. (2022). Les nuisances de la croissance, un inédit de Castoriadis. Le Grand Continent. <https://legrandcontinent.eu/fr/2022/07/06/les-nuisances-de-la-croissance-un-inedit-de-castoriadis/>
- Commission de l'éthique en science et en technologie. (2022, mai). La géo-ingénierie climatique nous sauvera-t-elle? <https://www.ethique.gouv.qc.ca/fr/actualites/ethique-hebdo/eh-2022-05-20/>
- Commission de l'éthique en science et en technologie. (2024). Mission. <https://www.ethique.gouv.qc.ca/fr/a-propos/mission/>
- Ihan, A. (1994). Pékin. Dans Poésie slovène contemporaine. Édition Autres Temps.
- Levet, B. (2022, 24 janvier). Bérénice Levet : « Ce n'est pas l'état de la planète qui enivre les écologistes mais la disqualification du modèle occidental de civilisation ». Atlantico. <https://atlantico.fr/article/decryptage/berenice-levet---ce-n-est-pas-l-etat-de-la-planete-qui-enivre-les-ecologistes-mais-la-disqualification-du-modele-occidental-de-civilisation-l-ecologie-ou-l-ivresse-de-la-table-rase-environnement>
- Morel Darleux, C. (2019). Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce. LIBERTALIA.
- Ouellet, M. (2019). Castoriadis et la critique de l'économie politique. Cahiers Société, (1), 173–192. <https://doi.org/10.7202/1068425ar>
- Paloma, M. et Morel Darleux, C. (8 août 2021). Effondrement : plutôt couler en beauté que flotter sans grâce. BLAST, Le souffle de l'info. YouTube. https://www.youtube.com/watch?v=TpXagsfoc70&t=361s&ab_channel=BLAST%2CLeSoufflede%27info
- Paradis, J.F. (2022, 27 janvier). Le Canadien reprend l'action ce soir [chronique]. Dans Tout un matin. Société Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/tout-un-matin/segments/rattrapage/1502327/sports-avec-jean-francois-paradis-canadien-reprend-action-ce-soir>
- Rosanvallon, P. (2018, 24 janvier). Les années 1968-2018 : une histoire intellectuelle et politique II [Cours]. Collège de France. <https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/cours/les-annees-1968-2018-une-histoire-intellectuelle-et-politique-ii/les-annees-1968-2018-une-histoire-intellectuelle-et-politique-ii-3>